

Mania
extrait des « Enfants des rues »
Traduit par Lydia Waleryszak

Informations sur le document

Titre : **Mania – extrait des « Enfants des rues »**

Publication : Latona, Pologne, 1992.

Traduction : Lydia Waleryszak

Contexte : Voici un extrait des « Enfants des rues », premier roman de Janusz Korczak, publié d'abord sous la forme de feuilletons dans la revue « Czytelnia dla Wszystkich », puis en un seul volume en 1901.

Mania et Antek, deux enfants des rues de Varsovie, exploités et battus par leurs parents respectifs, sont recueillis par le comte Zarucki, qui les emmène dans la propriété qu'il partage avec sa sœur. La scène se situe au début du roman et relate la première nuit des enfants passée chez les Zarucki. Mania a peur des inconnus qui l'ont arrachée à son milieu - infernal, mais familial malgré tout. Elle se réveille en larmes d'un horrible cauchemar.

Contact : Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Mania

À cet instant, la porte s'ouvrit discrètement sur la comtesse Irena, et son regard bienveillant croisa les yeux enfiévrés de Mania. La dame en robe noire cintrée ressemblait curieusement à l'homme qui l'avait conduite jusqu'ici.

« Peut-être s'est-il transformé en femme ? » Cette idée traversa l'esprit agité de l'enfant.

La comtesse s'approcha du lit de Mania, s'agenouilla auprès d'elle, glissa un bras sous son oreiller et enlaça de l'autre sa frêle silhouette.

La fillette en eut le souffle coupé.

— Mania, pourquoi ne dors-tu pas ? murmura le femme gentiment.

— Parce que j'ai peur, j'ai terriblement peur.

— De quoi as-tu peur, Mania ?

Une certaine tristesse, mais aussi une extrême bienveillance résonnaient dans la voix de la comtesse.

— Mania, tu n'as rien à craindre. Tu es entre de bonnes mains, mon enfant. Calme-toi et dors.

— Je n'y arrive pas.

La comtesse déposa un délicat baiser sur le front brûlant de la fillette.

— Ma pauvre et bonne enfant.

Mania tressaillit.

— Pourquoi vous m'embrassez ?

— Parce que je t'aime.

— Pourquoi est-ce que vous m'aimez ?

— Parce que tu souffres, mon enfant.

— Comment vous le savez ?

— Je le sens, ma toute petite.

Mania avait jeté hors d'elle ces trois questions, l'une après l'autre.

— Vous êtes qui, vous ? demanda-t-elle encore.

— Je suis celle qui désire remplacer ta mère.

— J'ai déjà une mère.

— Mais ta mère est malheureuse.

Après un long silence, Mania rétorqua d'une voix forte et résolue :

— Ma mère n'est pas malheureuse, elle est méchante, et je la déteste ! Moi, je... je voudrais... je voudrais la tuer ! Elle...

— N'en dis pas plus, Mania. Essaie de dormir. Nous aurons l'occasion d'en parler. Dors, mon enfant.

— Mais vous allez rester, pas vrai ?

— Oui, je vais rester.

— Toute la nuit ?

— Toute la nuit.

— Vous voulez vous allonger à côté de moi ?

— Non, Mania, je suis bien comme ça.

— Mais vous ne partirez pas, hein ? Parce que moi, j'ai peur.

— Je vais rester auprès de toi.

La fillette ferma les yeux et tenta de s'endormir, mais l'idée de se retrouver seule à nouveau chassait le sommeil loin de ses paupières.

Après un long silence, elle ouvrit les yeux et croisa le regard de sa nouvelle tutrice. Les lèvres de la femme remuaient en silence.

— Vous dites quoi ?

— Je prie.

— Vous lui demandez quoi à Dieu ?

— Ton bonheur.

— Et pas le vôtre ?

— Non.

— Parce que moi, aujourd'hui, j'ai prié pour mon bonheur. J'ai demandé à Dieu que ce monsieur qui m'a fait venir ici, me donne beaucoup, beaucoup d'argent, et que je puisse jeter cent et même mille roubles à la figure de ma mère, et que je puisse aussi la frapper, la frapper jusqu'à faire couler son sang. Pour de l'argent, elle accepterait de se faire battre.

— Mania, Dieu n'exaucera pas ta prière.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une mauvaise prière.

— Il y a des bonnes et des mauvaises prières ?

— Oui.

— Et pourquoi la mienne est mauvaise ?

— À ton avis ?

— C'est sûrement parce que je voulais frapper ma mère.

— Oui, mon enfant.

— Mais vous ne connaissez pas ma mère !

Mania croisa les bras derrière sa tête, se redressa sur son oreiller et dit :

— Vous ne le savez pas, mais ma mère a tué mon père. Je ne connaissais pas mon père, il est mort quand j'avais trois ans. Je n'ai aucun souvenir de lui. Mais c'est elle qui me l'a dit. Elle me disait : « Sale petite vaurienne, bonne à rien, je vais te tuer comme j'ai tué ton père ! » Et vous savez pourquoi elle me battait ? Quand mon père est mort, ma mère s'est remariée. Et cet homme, il était pareil qu'elle. Ils se frappaient tout le temps dessus et ils me frappaient aussi. Un jour, il est parti. Mais après, c'était pire, parce que ma mère a eu un autre mari, et puis encore un autre. Moi, j'avais sept ans. Je devais être à leurs ordres. Elle, elle voulait que je les appelle « papa », mais moi, je répondais que je ne voulais pas. Alors elle me frappait et elle ne me donnait rien à manger. Elle me chassait de la maison pour que j'aille mendier. À ce qu'il paraît, mon père, avant de mourir à l'hôpital, il répétait toujours qu'on ne me laisse pas avec elle. Mais chez qui je pouvais aller ? Quand j'ai grandi, elle a commencé à avoir peur de moi. Quand elle rentrait saoule à la maison et qu'elle n'avait pas la force de bouger, c'est moi qui la battais.

Elle n'était même pas consciente de ce qui se passait ! Et puis, je ne pouvais pas lui faire grand-chose... J'avais peur de la griffer, parce qu'elle aurait deviné que c'était moi. Au moins comme ça, elle croyait qu'elle s'était fait mal en tombant. Et puis, de toute façon, elle continuait à me taper dessus après. Vous savez, j'ai voulu me pendre. J'avais installé un tabouret, mais il était trop petit, alors je suis allée chercher Antek pour qu'il m'aide à déplacer la table, mais il a deviné tout de suite. Il a fait semblant de rien, il m'a aidée et puis, il est sorti. Mais il est resté derrière la porte et il regardait par le trou de la serrure. Il m'a raconté après. J'ai posé le tabouret sur la table, j'ai fait un nœud à la corde et j'allais passer ma tête, quand il est entré et qu'il a crié : « Mania, qu'est-ce que tu fais ! » J'ai eu peur et je suis tombée par terre. Antek est rentré chez lui et il a tout raconté à son père. C'est justement au père d'Antek que le monsieur a donné de l'argent pour pouvoir nous emmener. Le père d'Antek est venu et il a dit : « Écoute, si tu la touches encore une fois, je te dénonce à la police ! » Ma mère s'est disputée avec lui, mais elle a fini par avoir peur. Parce qu'au trou, elle y est allée au moins cent fois. Ah ! Comme j'étais heureuse quand elle n'était pas là ! En plus, il paraît qu'elle pouvait vraiment aller

en prison pour m'avoir battue. Alors elle lui a demandé de ne rien dire à la police. Parce que les voisins s'en sont mêlés, eux aussi. Il y avait un menuisier dans mon immeuble, un type honnête, comme l'était mon père sans doute. Et ce menuisier a dit qu'il allait témoigner. Mais sa femme voulait l'en empêcher, elle disait : « Qu'est-ce que tu vas aller traîner dans les tribunaux : cette fille, elle ne vaut pas mieux que sa mère. » Parce qu'elle avait une dent contre moi.

Par la suite, c'est le père d'Antek qui a payé ma mère à ma place : deux zlotys par jour. Moi, je lui remboursais ce que j'arrivais à gagner. Je devais au moins gagner un demi-rouble, parce qu'il espérait que je lui rapporte quarante groszy par jour. Lui, il se disputait tout le temps avec ma mère parce que ma mère savait que je gagnais plus. Mais il la menaçait d'aller en prison, alors ma mère se vengeait sur moi. Mais après, elle avait peur de moi aussi, parce que moi aussi je lui disais que j'allais aller à la police. Le père d'Antek, lui, il me tirait juste un peu les oreilles ou me donnait des coups de coude, ou alors il me tordait le bras. Mais il ne m'a jamais frappée au visage, parce qu'il ne voulait pas que j'aie des bleus. Avec un joli visage, on me donnait toujours un peu plus pour un bouquet.

[...]

Mania avait terminé. Ses yeux brillaient comme deux charbons ardents ; du sang semblait jaillir de son visage ; à travers les trous de sa blouse élimée, sa jeune poitrine palpitait. C'était une femme-enfant. Sa vie pourrie l'avait fait mûrir avant l'heure et elle était appelée à disparaître dans la pourriture.

Non, Mania avait trouvé une solution face à la misère qui l'attendait, cette misère qui erre entre la maison de redressement, l'hôpital et la prison : elle devait s'ôter la vie.

[...]

Le lendemain, la comtesse s'installa à son secrétaire et ouvrit le cahier intitulé « Mania ». Elle y consigna sa discussion avec la fillette. Elle reposa sa plume à trois reprises, tant sa main tremblait. Elle conclut son rapport par cette remarque :

Je crois, mon cher frère, que vous faites erreur. Nous n'arriverons à rien avec ces enfants, car ils portent les germes de la déliquescence et ces germes se sont nichés en eux si profondément durant les premières années de leur vie, que rien ne pourra jamais les soigner.

Mais sous cette remarque, le comte apposa la sienne :

Je crois que pour faire renaître ces enfants à la vie, il n'est besoin que d'un amour sans bornes et d'un travail sans relâche.